

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 29

Artikel: O ou AU
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Duve z'hâore aprî, l'arrevâvant âo bou. Dèvamt de dècheindre dau tsè, Phonse repond :

— Oñ, sant bin biau !

Et sè mettant à tserdzî lau moûno. Quand tot la fîti fini, que l'eurant rappillyfî lau bâo, chêtena bin adrâ, Toine, que repeinsâve à cliau tchou, ie râvôre lo mor po dere :

— Sant plie avanci que lè noutrê.

Phonse n'a rein de tot ora, mâ quand furant rarrevâ à l'ottô, trâi z'hâore aprî, que lè bite furant gouvernâne et leu repessu, adan Phonse l'a repondou :

— Bin mé avanci.

Et n'ant rein z'u à repipâ tant qu'à la fin d'au mäi.

Lâi a bin dâi fenne que n'ein porrant pas fêre atant.

MARC A LOUIS.

O ou AU. — Mossié Türlimann, cordonnier, est occupé à confectionner un écriveau pour mettre à sa devanture, afin d'annoncer au public un grand rabais sur les bottines. Il demande à sa femme :

— Comment il faut écrire « bottines » avec *ou* ou avec *au* ?

Mme Türlimann, après réflexion :

— Bottines... moi je ne mettrai pas *au*, pis qu'on dit touchours les bottines prennent l'eau.

Türlimann hésitant :

— Mais chustement c'est des bottines neufs.

DE QUELQUES RONDES FRIBOURGEOISES

DANS un livre qu'on ne lit plus, alors que jeunes et vieux le devraient relire — j'entends parler du *Canton de Vaud*, de Juste Olivier — l'auteur écrit :

« Nos anciennes poésies populaires étaient chantées, et plusieurs même se dansaient : on les appelait alors des *rionds* ; *rionder*, c'était danser en chantant. Et le chant, les vers et la danse étaient organisés de manière à former deux choeurs qui reprenaient toujours une partie de l'air et des paroles, en se répondant. De là le nom de *coraule* donné en plusieurs endroits à ces champs alternés. »

Jolies coutumes d'autrefois, jolis jeux aujourd'hui disparus. Le temps n'est plus où, aux vendanges, une chanson entonnée à Coppet ou à Nyon, se communiquait de vigne en vigne, de « parchet en parchet », et unissait ainsi, au bout de quelques heures, toute la rive vaudoise du Léman en une même joie, en une même allégresse. Le temps n'est plus où, le soir, sur la place de l'église, les jeunes et les vieux se prenaient par la main, « rondant » :

Chantons, chantons,

D'une main je tiens l'ané et de l'autre l'anón. comme l'excellente matrone de Nyon qui « riondait » placée entre M. le bailli de Bonstetten et son fils. Elle n'y mettait pas malicieuse intention, croyez-le bien, et eut chanté d'aussi bon cœur, en patois :

Dzan-Dzâqué Vounâi, le cognaito-vos pas ?

Dzan-Dzâqué Vounâi, le cognaito-vos pas ?

Lo pu bin cognaitré, m'a prau z'u chanta :

Trai follié d'ordze et dué d'aveina,

Trai follié d'ordze et dué dé blliâ.

Lo pu bin cognaitre, m'a prau z'u chanta ;

Dei ballé béguiné m'a z'u atzettâ ;

Trai follié d'ordze et dué d'aveina,

Trai follié d'ordze et dué dé blliâ.

Non, le temps n'est plus de ces naïves chansons. Aujourd'hui, seuls les enfants savent encore danser aux chansons et ce ne sont pas des rondes nationales qu'ils dansent, mais des refrains pour ainsi dire cosmopolites que l'on retrouve en tous pays de langue française : *Latour, prends garde ! — Le pont d'Avignon — Les*

¹ Adjectif que l'on retrouve dans Montrond, Mont-rond. Ronder, danser en rond.

chevaliers du guet — C'est une grande perche... et d'autres que nous avons aussi « rondées » entre cinq et dix ans.

* * *

Le canton de Fribourg a conservé plus longtemps que les autres cantons romands cette aimable coutume. On m'a même affirmé que, parfois, les soirs d'été, à Estavayer, les grandes jeunes filles et leurs galants dansaient en chantant une ronde du chevalier de Villars, ronde qui date des premières années du xix^e siècle :

A Fribourg, les jeunes filles
Ont du goût, de l'agrément ;
Elles sont, ma foi, gentilles,
Rien au monde est plus charmant.
Chantons ces fillettes, } bis.
Chantons ces tendrons.

Au commencement de mai, les enfants vont encore, dans les villages, célébrer le renouveau par des chansons. Ces airs consacrés, appelés *maiêncches*, sont délicieux :

Voici le premier jour du mois de mai,
Oh ! qu'il est doux ! Oh ! qu'il est gai,
Ce joli printemps !
Oh ! qu'il fait bon passer le temps.

Ou encore :

Vous tous et toutes, gentils galants,
Qui faites tant les courtisans :
Vos beaux rubans, vos belles fleurs,
Tout ça ce n'est que des senteurs.

Ne dirait-on pas que Ronsard a passé par là et semé quelques chantante philosophie ? Dans son *Jeu du feuillu*, Jaques-Dalcroze s'est souvenu des *maiêncches* ; de même dans son *Festival* de 1903.

* * *

La Gruyère est particulièrement riche en coraules, tantôt en patois, tantôt en français, tantôt en « français du pays », et si j'ose ainsi dire pour désigner ce parler si savoureux que chaque canton conserve et auquel les idiotismes donnent une couleur locale si intense. On découvre à chaque phrase, dans ces idiomes régionaux, des images, dont les puristes s'indignent et qui, cependant, sont d'une expression, d'une vérité saisissante.

Dans ces coraules gruyériennes, les événements de la vie alpestre sont contés avec une candeur originale et touchante. N'aurez-vous pas, par exemple, une haute idée de la fidélité des filles d'Albeuve, après leur avoir entendu chanter ceci :

A l'âge de quatorze ans,
Mon père z'est ma mère
M'ont envoyaux aux champs
Pour les moutons garder.
Moi qui suis jeune fillette,
J'y suis allée.

Elle garde ses moutons, mais la fatigue vient et le chaud soleil aidant, la fillette s'endort sous un vert buisson. Viens à passer par là le chasseur du roi qui lui demande si elle a « rien froid » en lui offrant son manteau. Mais on est sage quand on est fille à marier, qu'on a « ses bonnes grâces »

Et qu'on veult les garder
Pour son mignon berger.

Aussi chasseur du roi et superbe manteau poursuivent-ils leur chemin bredouilles, l'un portant l'autre.

Et cette coraule, dans laquelle le patois alterne avec le français :

Quand i été dzouvenetta
On voulaït me marier
Sur la violette,
On voulaït me marier
Sur le violet.

Veux-tu le fils d'un prince ou le fils d'un roi ? — Je veux mon ami Pierre, lui que j'ai tant aimé. — Il n'en faut plus parler de ton Pierre ; on va le pendre demain. — Alors, dit-elle, enterrer-moi avec lui et recouvrez nos corps de

roses. Les pélerins prendront en passant une fleur sur notre tombe et prieront pour les pauvres amoureux,

Sur la violette

Sur le violet.

Les garçons, d'ailleurs, ne sont pas moins fidèles, mais on trouve parfois, dans leurs sentiments, une légère pointe d'intérêt. Ils pensent à s'établir. Ils rêvent déjà de belles vaches. Ils fredonnent le *Ranz des vaches* :

Les senailles
Van les premires,
Les totta neiré
Van les derréré.

Et ce rêve jette un peu d'ombre sur leur poésie amoureuse. Ainsi, un galant va visiter sa « grachâosa » — oh ! le joli mot, de sens et de son — et il la trouve « en grand danger de mourir ». Voyant venir son heure dernière, la belle s'efforce à consoler son ami en lui disant qu'elle trouvera bien mieux qu'elle chez les « filles marchands ». Mais, lui répond :

Les filles de riches marchands
Font trop les demoiselles ;
Elles portent velours et longs rubans,
Et dans leurs poches n'ont point d'argent.

Hélas ! c'est un mal commun à nombre de gens et c'est celui dont souffre la petite Nanette qui s'en va à la campagne, son panier au bras tout rempli de « beaux affaires ». Malheureusement, la pauvrette n'a pour dot que de « l'agrement ». Pas autre chose. Et c'est bien peu au prix que va le pain :

Si tu avais six cents francs,
Nous parlerions mariage,
Mais comme tu n'as pas d'argent,
Va chercher un autre amant.

C'est net et cruel. C'est très pratique et, il faut le dire, c'est très bien vu.

« Dans la bonhomie du pâtre gruyérien, dit Victor Tissot, il y a fond de malice charmant, une pointe d'ironie qui révèle une extrême finesse. » Ils ont aussi une très jolie poésie « mais ne s'en doutent pas ».

Ainsi parle Eugène Rambert :

Savent-ils ce que vaut le miel de leurs abeilles, Et que les roselières aux corolles vermeilles Ne sont pas moins fleuris, au bord de leurs torrents, Qu'au bord de l'Eurotas les lauriers odorants ? Le lait de leurs troupeaux est une autre ambroisie. Le savent-ils ? Non, non. Ils ont la poésie Comme dans leurs jardins la rose ou le lilas... Ils ont la poésie et ne s'en doutent pas,

Peut-être y a-t-il là quelque arrière-pensée. Mais en ce qui concerne la malice et la finesse du paysan gruyérien, il suffit de lire *le Vipr de Morton* pour en constater l'existence. Et voici un fragment traduit en français. C'est un père qui parle à son fils :

Où t'en vas-tu, Jean, mon petit Jean, mon ami ?

Où t'en vas-tu ? Si tu me le dis.

— Je m'en vais à la foire, ô mon père, qu'en [pensez-vous]

Ne suis-je pas assez bon pour y aller comme vous ? Que vas-tu y faire, Jean, mon petit Jean, mon ami ?

Que vas-tu y faire ? Si tu me le dis.

— Je m'en vais acheter une femme, ô mon père, [qu'en pensez-vous] Ne suis-je pas assez bon pour en avoir une comme [vous]

Que lui donneras-tu à midi ? Jean, mon petit Jean, [mon ami]

Que lui donneras-tu à midi ? Si tu me le dis.

— Du bon pain de froment, ô mon père, qu'en [pensez-vous]

Pas du pain d'avoine comme vous.

Où la mettras-tu dormir ? Jean, mon petit Jean, [mon ami]

Où la mettras-tu dormir ? Si tu me le dis.

— Dans un bon lit de plumes, ô mon père, qu'en [pensez-vous]

Non pas dans un lit de paille comme vous.

* * *

Mais, on pourrait faire un livre — et un beau livre — en recueillant toutes ces chansons éparses.